

Au cinéma... dans les marges du cinéma
Chroniques d'une disparition

Robert Daudelin

Numéro 157, mai-juin-juillet 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66891ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

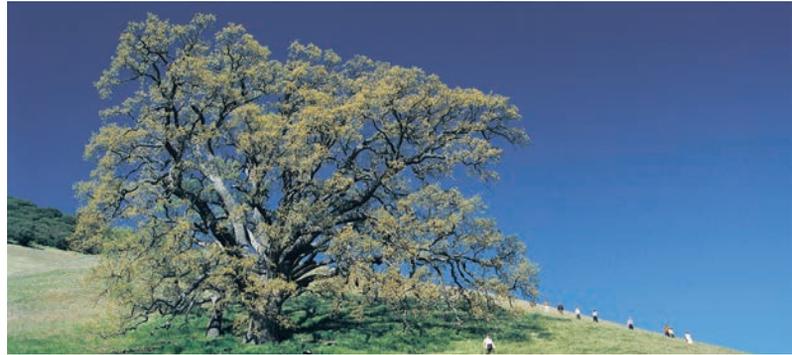
Daudelin, R. (2012). Au cinéma... dans les marges du cinéma / *Chroniques d'une disparition*. *24 images*, (157), 51–51.

Chroniques d'une disparition

AU CINÉMA... DANS LES MARGES DU CINÉMA

par Robert Daudelin

DEPUIS BIENTÔT CINQ ANS LE centre d'exposition DHC /ART de la rue Saint-Jean à Montréal est devenu le lieu qu'il faut fréquenter pour être au fait des mouvements qui traversent l'art actuel. Or le cinéma, comme référent ou directement mis au service d'œuvres exposées, est très fréquemment présent dans les expositions du centre.



June 8, 1968 de Philippe Parreno

© Philippe Parreno/Permission de Pilar Corrias Ltd.

Ainsi en a-t-il été en 2008 quand la grande exposition Sophie Calle s'est terminée par un court métrage de quatre minutes réalisé par la cinéaste Laetitia Masson (images : Caroline Champetier, interprétation : Aurore Clément et Sophie Calle), qui met en scène un des éléments de l'exposition et qui constituait le point d'orgue du parcours «Prenez soin de vous»; ainsi en a-t-il été encore davantage la même année avec l'Américain Christian Marclay, qui trouve le matériau de ses installations vidéo dans des films hollywoodiens qu'il triture pour notre plus grand plaisir, proposant par la même occasion une lecture critique d'une imagerie qui nous est tellement familière que nous ne pensons plus à l'interroger.

D'autres exposants proposent explicitement des films comme objets d'exposition, telle la cinéaste-photographe-vidéaste finlandaise Eija-Liisa Ahtila qui, en 2010, accrochait aux murs du centre des films dont la structure narrative les apparentait à certaines œuvres picturales actuelles : nous étions *au* cinéma, mais dans les marges de l'espace cinéma habituel. Face à ces «installations filmiques» nous n'avions d'autre choix que de remettre en question notre rapport de spectateur au cinéma.

Chroniques d'une disparition, l'exposition actuelle de DHC/ART¹ est particulièrement faste pour le cinéophile qui ne craint pas de s'aventurer à l'extérieur de son terrain de prédilection. Bâtie autour des notions de latence

et de disparition, l'exposition convie cinq artistes à explorer «ce grand et mystérieux vide qu'est la mort, dans un sens à la fois littéral et métaphorique». Si une installation comme celle de la Mexicaine Teresa Margolles se présente comme une sculpture minimaliste qui suppose chez le visiteur un réel détour intellectuel pour arriver à l'émotion à laquelle prétend l'objet, il en va bien autrement des deux moments forts de l'exposition qui, l'un et l'autre, appartiennent explicitement au cinéma comme système narratif et lieu de représentation.

5000 Feet Is the Best de l'Israélien de Berlin Omer Fast, déjà célébré à la Biennale de Venise de 2011, est un portrait terrifiant de la guerre moderne où un drone de l'armée de l'air américaine (ou israélienne) peut tuer l'occupant d'une voiture en mouvement qu'on soupçonne de terrorisme et, par la même occasion, quelques civils qui traînent par là... Le style du film est un curieux mélange de fiction à l'hollywoodienne et de reportage télé; son originalité tient davantage à sa construction circulaire qui nous amène à douter de la réalité du pilote interviewé dont la double représentation, s'appuyant sur le couple fiction/documentaire, installe le trouble dans notre esprit. Les glissements à peine perceptibles dans le récit sont bien là pour nous inquiéter, au-delà même de l'horreur des faits si astucieusement décrits. Le film a une telle force qu'il nous oblige à interroger la linéarité dévolue habituellement à un tel sujet. Et si le terme de «film expérimental»

est approprié pour qualifier *5000 Feet Is the Best*, c'est que c'est la notion même de représentation qui est mise en cause par le dispositif narratif élaboré par le cinéaste.

Tout autre est le film de l'Algérien de Paris Philippe Parreno, *June 8, 1968*. Tourné en 2009 en 70 mm (transféré sur support numérique 2K pour les besoins de l'exposition), le film «reconstitue le voyage en train le 8 juin 1968, de New York à Washington, du cercueil dans lequel reposait la dépouille du sénateur Robert Kennedy». Projeté sur un écran géant qui occupe un mur complet de la galerie et face auquel le visiteur doit s'asseoir sur la moquette à une distance relativement courte de cette image gigantesque, *June 8, 1968* est d'abord une expérience sensorielle où la lumière de cette immense image et le son suramplifié des roues du train sur les rails constituent notre porte d'entrée vers l'émotion qu'a suscitée ce voyage si particulier. Les citoyens massés le long des voies sont d'ailleurs filmés stoïquement, comme autant d'éléments du paysage, arbres ou rochers, sans jamais solliciter autrement notre attention : c'est notre immersion totale dans les sept minutes du film qui produit l'émotion, nous interpelle et nous projette dans un flash-back aussi troublant que mystérieux où le train prend en charge notre regard et notre sensibilité.

Comme quoi l'«expérience cinéma» ne se limite pas à la salle obscure, fût-elle celle de la Cinémathèque!

1. L'expo se termine le 13 mai; faut se dépêcher!